

CULTURE - SCIENCE - TECHNIQUE

Alliage

Pour citer cet article :

Marin Mersenne,
" D'où vient que les romans se vendent mieux que les livres de science ? ",
Alliage, n°57-58 - Juillet 2006, ,
mis en ligne le 02 août 2012.
URL : <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3539>

[Voir l'article en ligne](#)

AVERTISSEMENT

Les publications du site REVEL sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Conditions d'utilisation - respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle

L'accès aux références bibliographiques et au texte intégral, aux outils de recherche ou au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs.

Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement et notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site Revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés sur les postes des utilisateurs ou imprimés par leur soin.

L'université de Nice-Sophia Antipolis est l'éditeur du portail REVEL @Nice et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site.

L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe Revel.

D'où vient que les romans se vendent mieux que les livres de science ?

Marin Mersenne

Marin Mersenne (1588-1648), fit de sa cellule au couvent des Minimes à Paris l'un des centres de l'activité philosophique et scientifique européenne du XVII^e siècle. Correspondant et souvent éditeur de Descartes, Pascal, Galilée, Gassendi, Huygens, Fermat, Torricelli, ou Hobbes, il a rassemblé ses propres travaux dans un recueil de Questions inouyes ou récréation des scavans qui contiennent beaucoup de choses concernant la théologie la philosophie, & les mathématiques, 1634.

fr

33-34

L'abbé Marin Mersenne (1588-1648) fut au centre de l'activité scientifique de la première moitié du XVII^e siècle, de par la correspondance abondante et suivie qu'il entretenait avec tous ses grands contemporains, Galilée et Descartes au premier chef. Dans son ouvrage *Questions inouyes* (16??), il demande (question X) : « D'où vient que les romans, et les autres livres qui ne traitent pas des sciences, sont mieux vendus, que les livres qui parlent des sciences, et qui demonstrent plusieurs choses utiles, et nouvelles ? » et y répond ainsi.

Il n'y a nulle apparence que la raison de ce Phénomène se doive tirer de ce que la plus grande partie des hommes négligent les livres sçavans, parce qu'ils sont trop pleins de curiositez, puis qu'il n'y a rien qui les charme si puissamment que d'apprendre des choses curieuses, et nouvelles, comme l'on expérimente en tous ceux qui se plaisent à entendre ce qui arrive de nouveau, soit dans leur païs, ou ailleurs. Mais il semble que les romans se vendent mieux parce que tout le monde est capable de les lire, et que l'on n'y rencontre pas ordinairement des difficultez abstruses, qui désirent de grandes spéculations, comme il arrive dans les livres, qui traitent des sciences, et qui semblent tous remplis d'épines aux ignorans. Les femmes, et les enfans se plaisent à l'histoire fabuleuse, ou véritable, parce qu'elle n'a besoin que de la mémoire, et de l'imagination, au lieu que les sciences requièrent un jugement solide, et une pointe d'esprit, qui pénètre tout ce qu'il y a de plus subtil, et de plus difficile dans la nature.

Or, puis qu'il se rencontre un moindre nombre de bons esprits, et d'hommes sçavans, il est évident que les livres qui leur plaisent, et qui répondent à leur capacité, doivent estre en moindre nombre que les romans, et les histoires, ou les autres livres qui traitent d'une semblable matière. Si l'on sçavoit le nombre des sçavans, et des ignorans, et de ceux qui prennent plus de contentement aux recherches curieuses des sciences, qu'aux discours du vulgaire, les libraires sçauraient combien ils doivent tirer de copies de la presse pour les uns, et pour les autres.

À quoy l'on peut adjoûter que l'excellence du stile des romans est cause qu'ils se vendent mieux, au lieu que le stile des livres qui traitent des sciences, est le plus souvent assez rude, et qu'il est remply de plusieurs termes, qui ne sont entendus que de ceux qui ont estudié.

D'ailleurs, ils traitent pour l'ordinaire de la morale, et meslent des intrigues, et des rencontres, qui excitent, et esbranlent les passions des lecteurs, lesquelles sont ordinairement plus puissantes dans les ignorans, que dans les sçavans qui en ont esteint une partie par la fréquente contemplation qu'ils font des souverains principes. Or tous sont capables des sentimens, et des règlemens de la morale, tant parce que l'on nous contraint perpétuellement de les pratiquer, que parce que nous en sentons les semences dans nous-mesmes, sans qu'il

soit nécessaire de les prendre, ou de les recevoir d'ailleurs ; et conséquemment, tous sont capables de lire les romans, qui sont pleins de moralitez.

Finalement, tous confessent que l'amour est la plus puissante de nos passions, et qu'elle en est le commencement, et la fin ; et mesme l'on peut dire que toutes les autres passions ne sont que l'amour revestu de différentes couleurs ; or, les romans sont pleins de descriptions de l'amour, et n'ont point, ce semble, d'autre but, ny d'autre fin, que de faire aymer, et d'embraser leurs lecteurs de cette passion : c'est pourquoy il ne faut nullement s'estonner de ce qu'ils se vendent mieux que les livres des sciences : au contraire, il faudroit s'estonner s'ils ne se vendoient pas mieux : quoy que si l'on compare la science à l'amour, et les souveraines actions de l'entendement avec celles de l'appêt, ou de la volonté, celles-là soient, peut-estre, préférables à celles-cy ; mais cette difficulté doit estre réservée pour un autre lieu.

Corollaire

Si tous les hommes usoient parfaitement de la droite raison que Dieu leur a donnée, il n'y auroit plus de guerres, ny de querelles, ou de dissensions au monde, car tous auroient mesmes sentimens, et nul n'auroit jamais plus de contentement, après les devoirs qu'il doit à la divine Majesté, que de faire toutes sortes de plaisirs à un chacun : de sorte que celuy qui auroit besoin d'argent, de livres, de vestemens, ou de quelques autres commoditez, en trouveroit tousiours dix fois davantage qu'il n'en désireroit, parce que tous ses voisins et ses amis luy porteroient à l'envy tout ce qu'ils croyroient luy estre nécessaire, utile, ou agréable. D'où il arriveroit que tous auroient un sujet très grand, et continuel d'élever les mains au Ciel, et de remercier la Bonté divine de tant de grâces, ou plustost de la supplier de retrancher une partie de tant de consolations. Or, s'il se rencontre quelqu'un qui trouve du defaut dans cet heureux genre de vie, il est aysé de satisfaire à toutes les objections qu'il pourra faire, et à toutes les difficultés qu'il proposera, et de luy démonstrer qu'il ne contient autre chose que l'explication de la grande loy de la morale, qui consiste à nous comporter envers tous les hommes, comme nous voudrions qu'ils se comportassent en nostre endroit.

Marin Mersenne, « Questions physiques et mathématiques », in *Questions Inouyes*, réimpr. Fayard, 1985